**Le Voyage**

**(parties VII et VIII)**

**BAUDELAIRE *Les Fleurs du mal***

020624zaneboni\_baud\_voyage.rtf

**Introduction**

Le recueil des *Fleurs du Mal*, du moins dans l'édition de 1861, se termine symboliquement par un poème, le 126ème ( écrit en 1859), intitulé “ Le Voyage ” qui clôt la section “ La Mort ”. Il propose une ultime réponse à la quête du poète pour échapper au “ Spleen ”.

Nous pourrons étudier comment, dans les deux dernières parties (VII et VIII) de ce long poème, Baudelaire, contrairement à l’inspiration présidant à l’écriture de “ Parfum exotique ” ou de “ l’Invitation au Voyage ”, commence par critiquer le voyage terrestre qui ne peut apaiser son malaise existentiel pour célébrer, paradoxalement, le voyage symbolique vers la mort, dans une poésie d'un lyrisme noir qui ne méprise pas l’emphase.

**Composition**

* **Forme**

Cette fin de poème est formée de neuf quatrains d'alexandrins aux rimes croisées, et au rythme irrégulier qui multiplie les rejets et les enjambements.

* **Plan**

\* v 1 🡪 v 12: Réflexion sur le voyage considéré comme une fuite, une volonté vaine d'échapper à soi-même et au temps .

\* v 13 🡪 v 28: La mort est vécue comme l'ultime voyage, seul capable d'engendrer l'espoir .

\* v29 🡪 Fin : Invocation impatiente à la mort

**Explication linéaire sous la forme de notes**

**Titre** “ Le Voyage ” 🡪Thème du poème : à double sens, physique, symbolique.

**La première strophe** débute par une réflexion qui ressemble à un proverbe (“ on ”, présent à valeur générale,) sous la forme d’une exclamation qui marque un sentiment de déception et de désillusion ; en effet, tout de suite, le voyage est vu de façon négative ; si comme le dit la sagesse populaire, c'est un moyen de connaître et de savoir, Baudelaire le voit comme illusoire et douloureux, “ amer savoir celui qu'on tire du voyage ”. Dans les vers qui suivent, comme dans ceux qui précèdent ces deux dernières parties, le poète va s'efforcer de démythifier le voyage en le montrant comme une fuite vaine de notre propre individualité, fantastiquement dédoublée et omniprésente : “ Le monde monotone .... nous fait voir notre image ”. L'univers est réduit, “ monotone et petit ” (rythme binaire scandé par l’allitération en [t]) et ne permet pas d'échappatoire. Cette opinion est marquée par le désespoir, ce qu'évoque la succession croissante, allongée par un enjambement, des éléments temporels : “ aujourd'hui, hier, demain, **toujours**”, comme l’oxymoron allié à la double métaphore filée antithétique : “ une oasis d'horreur dans un désert d'ennui ”.

|  |  |
| --- | --- |
| Voyage | Vie |
| *une oasis d'horreur* X *un désert d'ennui* |
|  oxymoron |  |

“ Oasis d'horreur ” désigne le voyage, “ désert d'ennui ”, la vie quotidienne marquée par le Spleen et l'angoisse. Le terme “ Oasis ”, en opposition avec le “ désert ”, évoque généralement le lieu agréable et frais auquel on aspire passionnément, mais il est ici associé au terme d'“ horreur ” : le départ est en fait plus horrible que le fait de rester puisque le sentiment de l'horreur est encore plus fort que celui de l'ennui (même si ce terme chez notre auteur revêt une intensité particulière). Musicalité expressive avec l’abondance des dentales et toujours le parallélisme binaire.

Cette prise de conscience de la vanité du voyage va déterminer dans la **deuxième strophe** deux interrogations rhétoriques : “ Faut-il partir ? Rester ? ” auxquelles le poète répond à chaque fois positivement dans un chiasme en s’adressant familièrement à un interlocuteur imaginaire, les autres ou lui-même : si tu peux rester, reste, pars s'il le faut ”.

|  |  |
| --- | --- |
| *Si tu peux rester*hypothétique | *reste*principale réduite au verbe impératif |
| *pars*principale réduite au verbe impératif | *s'il le faut*hypothétique |

En effet, aucune solution radicale n'est possible. Chacun ne peut qu'essayer, individuellement de se sortir du “ Spleen ” : c'est ce qu'exprime la fin de ce deuxième vers dans une double métaphore : “ l'un court, l'autre se tapit ”. Pour échapper au temps, ici personnifié par la majuscule et par la périphrase assortie d’un hypallage “  ennemi vigilant et funeste ”, mis en valeur par le rejet et la coupe, on ne peut que fuir ou se cacher (“ tapit ” : animalisation de l’homme blotti dans son terrier).

**Dans la fin de la strophe, comme dans celle qui suit**, l'auteur va développer chacune de ces deux solutions, tout aussi illusoires comme le suggère l'exclamation “ Hélas ”. La première, celle de la fuite, va être illustrée d'exemples pris dans un contexte biblique, Ancien et Nouveau Testament : “ comme le Juif errant et comme les apôtres ”.Là encore, le temps est personnifié, il apparaît comme un “ rétiaire ” ( gladiateur de l’Antiquité ) évoqué de façon extrêmement péjorative par le terme hyperbolique d' “ infâme ” ; la deuxième “ solution ”, qui se présente dans un sinistre jeu de mots (“ Qui savent le tuer ”) est tout aussi vaine, celle de rester et non pas de partir, de se replier sur soi, de renoncer à vivre (“ sans quitter leur berceau ” : image d’infantilisation ; attitude régressive. Image déjà utilisée dans le tout début du même poème).

**La quatrième strophe** va filer la métaphore en évoquant la victoire sur “ nous ” (le poète est passé du pronom indéfini “ on ”, au pronom personnel “ tu ” pour poursuivre par le “ nous ” qu’il conservera jusqu’à la fin du poème et qui implique le poète moraliste et ses “ semblables ”, ses “ frères ”) du temps toujours personnifié, ce rétiaire belliqueux et victorieux : “  lorsqu'enfin 🡪 échine ”. Signe de victoire. Cette victoire, c'est notre mort. Et cette défaite, c'est l'occasion d'un dernier voyage, vu paradoxalement de façon positive dans le deuxième vers :

“ nous pourrons espérer et crier : En avant ”.

La mort c'est la rupture du quotidien, et donc du Spleen ; cela peut être un renouveau, un recommencement porteur d'espoir. C'est la même idée qui est évoquée dans le ver suivant et qui se poursuit dans la strophe suivante. Ce dernier voyage vers la mort est vécu avec le même plaisir que les voyages effectués dans la vie, ce qu’illustre la comparaison : “  De même 🡪 passager ” (souvenir, pour Baudelaire, de son voyage de jeunesse). La mort est encore métaphoriquement évoquée dans l'image “ La mer des ténèbres ”.

**Le troisième vers de cette cinquième strophe** va évoquer sous la forme interrogative la présence des sirènes qui par leur chant séduisent les marins et les entraînent vers la mort ; ces “ voix charmantes et funèbres ” (hypallage ?) peuvent être aussi celles des personnes aimées disparues prématurément (vers 19, 20). L'au-delà est en fait rêvé par Baudelaire comme un univers magique et merveilleux où sont réalisés les désirs frustrés. C'est ici symboliquement exprimé par la satisfaction du besoin de nourriture et de boisson :

“ Par ici, vous qui voulez manger

le Lotus parfumé "! c'est ici qu'on vendange

Les fruits miraculeux dont votre cœur a faim.

Venez vous enivrer de la douceur étrange…

Métaphore filée de la nourriture et de la boisson poursuivie par celle de l'enivrement : mais c'est le “ cœur ” qui est satisfait, pas le corps, siège de tous les désirs et donc de tous les péchés, puisque ce corps disparaît justement à la mort. Nourriture spirituelle (“ le Lotus parfumé ”). Douceur de l’évocation perceptible aussi dans la musicalité *(je n’ai pas, sur mon clavier, les symboles phonétiques)*: (j), (ch), [f], [v], nasales. Cet univers se présente en fait comme le paradis originel, comme le paradis perdu qui échappe à l'emprise du temps, ce qui est suggéré par une douce métaphore : “ de cet après-midi qui n'a jamais de fin ”.

**La septième strophe** va évoquer l'appel des morts bien-aimés pour attirer le poète vers cet autre monde. Baudelaire se réfère alors à l'Antiquité avec l'allusion au héros Pylade, cousin germain et ami d'Oreste ainsi qu'à Electre, sa sœur, qui épousera l’ami ; Electre : image de la sœur qui se substitue à celle de la maîtresse, “ celle sont jadis nous baisions les genoux ” donc amour spirituel, pacifié, seulement ; le paradis exclut la sexualité et son cortège de péchés et de culpabilisation ; l’ami, la sœur mythologiques deviennent les représentants de “ tous les aimés que la vie exila ” pour reprendre Verlaine, de ceux qui ont disparus. Ils offrent la possibilité de les rejoindre dans un geste affectif, “ tendent leurs bras vers nous ” ; la séparation est vue de façon métaphorique, pour la franchir il faut “ nager ” 🡪 allusion évidente au fleuve des Enfers.

**Les deux dernières strophes** du poème, qui retrouvent un rythme extrêmement régulier après la désarticulation des alexandrins précédents par les rejets et les enjambements, constituent une invocation impatiente et une apostrophe à la mort, ici personnifiée par la majuscule “ O Mort ” et l'apposition “ vieux capitaine ”, ainsi qu’une métaphore filée de la navigation (souvenir inversé de Lamartine dans “ Le Lac ” ?).. La mort est donc vue comme l'étape intermédiaire obligatoire qui rend possible le dernier voyage, vers l'au-delà le paradis perdu. Les aspirants à ce voyage expriment directement leur impatience dans un impératif à la 1ère personne du pluriel, qui implique aussi bien le poète que ses frères en douleur, toute l’humanité souffrante : “ il est temps, levons l’ancre ” Une fois de plus, le voyage est vu comme une fuite de l'ennui : “ Ce pays nous ennuie ” 🡪 Métaphore et concrétisation, comme avec “ le désert d’ennui ” pour désigner toute la vie humaine et l’exil forcé de l’âme dans ce monde douloureux.

**Cette huitième strophe** est marquée par l'éloquence avec l'abondance des exclamations et la reprise de l'apostrophe au milieu de vers : “ O Mort ”. C'est toujours la même impatience qui se manifeste dans le deuxième impératif qui continue à filer la métaphore : “ appareillons ”, et toujours le même espoir dans l'expression métaphorique : “ Nos cœurs que tu connais sont remplis de rayons ” malgré la crainte suggérée par l’autre volet de l’antithèse soulignée par la comparaison : “ si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre ” qui exprime à la fois l’inconnu et l’angoisse qu’il peut inspirer.

De nouveau un impératif, **dans la dernière strophe**, traduit métaphoriquement et concrètement cette aspiration à la mort : “ verse-nous ton poison ”, mort qui offre paradoxalement le réconfort : “ pour qu'il nous réconforte ”. Et les derniers vers vont nous livrer une nouvelle évocation de l'au-delà évoqué cette fois comme un “ gouffre ” (mot chéri de Baudelaire ; “ gouffres amers ” dans l’Albatros ”, 35 fois dans l’ensemble de l’œuvre, relayé par l’“ abîme ”) vers lequel on est invinciblement attiré. Ce n'est pas le paradis de la Bible que recherche le poète : “ enfer ou ciel, qu'importe ? ”, c'est, caractérisé par l’allégorie de “ l’Inconnu ”, la fin de la quotidienneté de la monotonie, de l'ennui, du Spleen : “ au fond de l'Inconnu, pour trouver du *nouveau*”. Le mot “ *nouveau*” qui clôt la 2ème édition des *Fleurs du mal* (1861) est d'ailleurs mis en valeur par sa typographie particulière en italiques. Toujours lyrisme dans **ces deux dernières strophes** avec le ton exclamatif et impératif, les interrogations oratoires, l’abondance des fleurs de rhétorique et la musicalité expressive qui multiplie les sonorités sourdes ; nasales, [u], fricatives : [f], [v], mais aussi explosives [k].

**Conclusion**

Ainsi se clôt le recueil des *Fleurs du mal*, par un long poème au lyrisme oratoire particulièrement travaillé qui reprend ou suggère tous les thèmes, les obsessions et les souffrances du poète. Dans cette lutte contre le Spleen qui constitue toute son œuvre et toute sa vie, ce sentiment né de la déchirure d’un être en proie à cette “ double postulation entre le Ciel et le terre ”, de cette âme exilée de l’Infini et qui meurt de ne pouvoir y retourner, Baudelaire cherche constamment de nouvelles armes, symbolisées par la structure même des *Fleurs du Mal* , recherche de la consolation dans la ville et la communication - illusoire - avec les autres, (“ Tableaux Parisiens ”), dans le “ Vin ”, dans un amour des femmes, inaccessible s’il est platonique, et vouant à la damnation s’il est désir et plaisir, ou même dans la Révolte contre Dieu ; il écarte, finalement, celle du voyage qui ne représente pour lui qu'une fuite vaine de soi -même et il en arrive paradoxalement, tout à la fin du recueil, à l'idée que seule la mort, peut, sans doute, vaincre le Spleen et le temps . La mort n'est donc pas vue comme une fin, mais comme la possibilité d'un nouvel espoir paradoxal et d'un recommencement qui s'exprime dans un lyrisme particulièrement investi.